

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. *Non, non, non et NON! Ne pas fuir, réagir. Ne pas être celle qui accepte, baisse les bras, acquiesce et ronge son frein comme sa mère !* Morgane reposa le pied sur le quai, une flamme sombre dans les yeux. En reculant son coude heurta la poitrine de l'homme pressé qui la talonnait. Il protesta vivement, elle fit demi-tour, « Non ! » hurla-t-elle au nez du vieil homme outré qui se mit à déblatérer sur l'impolitesse des jeunes.

Hier soir, quand ses amies – *méritaient-elles encore ce nom ?* – avaient rejoint bruyamment leur tente, riant encore de leur mauvaise blague, elle avait fait semblant de dormir. Toute la nuit elle avait laissé couler des larmes de dépit, puis elle s'était glissée dehors à l'aube, avait attrapé son sac et rejoint la gare. Un bourdon lui tournait dans la tête, la nausée lui vrillait l'estomac, des lucioles lui piquaient les yeux. Accablée par tant de malveillance, elle avait longtemps fixé les rails. Vaincue et découragée elle s'était coulée dans l'image maternelle d'une femme opprimée et docile. Mais tout à coup la colère de la petite fille capricieuse qui tapait du pied devant un jouet refusé avait jailli telle une braise qui s'enflamme. *C'est pas juste !* Malgré ses bonnes notes, son père pouvait se montrer intransigent, et elle ressentait encore dans sa poitrine, telle une torche incandescente, la brûlure de cette injustice. *Non !* Elle ne pouvait pas laisser passer cet affront. Leurs yeux moqueurs, leurs bouches béantes qui laissaient éclater des ricanements accusateurs, l'hilarité de tout le groupe devant ces images grotesques, mais surtout les gloussements de ses amies, celles auxquelles elle avait confié ses craintes et ses chagrins, avec lesquelles elle avait partagé ses tracasseries et ses émois d'adolescente, ces images lui soulevaient le cœur. Ludovic ! Lui aussi avait ricané.

Marine, Rosemonde, Victoire et Morgane s'étaient connues en classe de seconde dans un lycée de la périphérie. Chacune venant d'un collège différent, le jour de la rentrée scolaire, isolées parmi des bandes de lycéens heureux de se retrouver après les vacances d'été, elles s'étaient regroupées d'instinct comme quatre étrangères en pays inconnu. Aucune n'avait choisi d'atterrir dans cette ville de banlieue.

Le père de Marine, qui avait accepté une mutation, avait entraîné toute la famille dans le tourbillon d'un déménagement expéditif qui n'avait laissé aucune place aux protestations véhémentes de ses deux filles.

Rosemonde aussi avait dû suivre ses parents, mais d'un naturel plutôt farouche, elle s'était réjouie de pouvoir occuper une chambre sous les toits, loin de la présence encombrante de ses parents. Sa mère venait d'hériter d'une grande maison familiale, où chacun aurait sa chambre, les quatre enfants avaient donc fini par accepter de quitter l'appartement étroit du centre ville.

Victoire, enfant unique, n'avait pas vraiment eu le choix non plus. Après s'être acoquinée avec une bande de jeunes tagueurs qui aimaient se lancer des défis, elle avait commis quelques « bêtises » : vols à l'étalage et excès de vitesse sur les mobylettes des copains. Rien de très grave néanmoins on avait fortement conseillé à ses parents de l'éloigner de ses amis avant que ces infractions ne deviennent beaucoup plus sérieuses. Elle avait promis de s'assagir, mais elle avait dû âprement négocier l'autorisation de pratiquer tranquillement sa passion pour le dessin.

La mère de Morgane, qui avait obtenu la garde de ses enfants après un divorce orageux, avait voulu éloigner ses filles d'un père sévère et tyrannique qui, l'adolescence venue, les lorgnait d'un regard un peu trop lubrique à son goût. Elle avait subi les frasques de son mari sans protester, mais quand il s'était agi de protéger ses filles, la victime soumise s'était transformée en virago.

*Non !* Le feu lui montait au visage comme une gifle cinglante, des bouffées d'indignation l'étouffaient. Elle tourna le dos à la gare, elle voulait rayer le souvenir de leur joyeuse camaraderie.

C'était sur ce quai que les quatre adolescentes s'étaient retrouvées, au terme de cette première journée de classe, pour attendre le RER qui les ramènerait chez elles. Ce trajet partagé matin et soir avait scellé leur amitié, le train était devenu le cocon dans lequel elles se sentaient à l'aise pour médire sur les profs, critiquer leurs camarades, ou se plaindre de leurs parents. Elles marmonnaient, soupiraient, ou pouffaient de rire aux moqueries de Marine qui avait l'art de repérer un nez busqué, une moustache trop fournie ou une jupe à fleurs. Plus réservée que ses camarades, Morgane avait hésité à partager leur arrogance, mais elle ne baissait plus les yeux devant les regards appuyés et désapprobateurs des autres passagers. C'était dans le refuge d'un wagon que les quatre copines avaient décidé de changer de prénom. Elles s'estimaient affublées de noms grotesques qui ne leur correspondaient en rien.

Marine n'aimait ni le bleu, ni la mer. Depuis sa naissance elle avait baigné dans un univers saturé de bleu. Sa mère collectionnait les objets bleus qui, pensait-elle, amenaient paix et sérénité dans une maison : des flacons de verre, des bougeoirs, des aquarelles. Les rideaux, les couettes et les tapis aussi étaient bleus ! En outre elle haïssait les vacances en bord de mer où elle s'ennuyait à mourir. « Rester allongée en plein soleil, quelle barbe ! J'ai passé l'âge de faire des pâtés de sable ! » Par bravade elle portait des pulls over-size bariolés, et enserrait ses cheveux blonds dans un bandeau rouge.

La mère de Rosemonde trouvait ce prénom rare et chic mais sa fille en détestait la consonance médiévale et rétrograde : « Non mais sérieux, pourquoi pas Cunégonde pendant qu'ils y étaient ? » Avachie dans le canapé gris du salon, la mine éternellement boudeuse, Rosemonde marquait son refus d'appartenir à un monde sans émotions, où tout ne s'exprimait qu'en termes de pertes et profits. Tirée à quatre épingles, sa mère soupirait devant ses T-shirts trop courts et ses jeans déchirés.

Quant à Victoire : « Franchement peut-on faire plus ridicule ? » En voulant lui donner un prénom radieux sa mère l'avait condamnée à supporter quolibets et moqueries. Mortifiée, elle s'était résolue à surnommer sa fille Vicky, mais ce nom de petite fille coquine digne d'une série télé américaine ne convenait plus à Victoire. Elle arborait une coupe de cheveux courte, d'un noir de corbeau avec une mèche blanche qui lui couvrait le visage, et un piercing dans le nez. Pour cacher une silhouette étoffée elle enfermait son corps dans des vêtements sombres ne laissant entrevoir qu'un petit serpent tatoué sur sa nuque. Toujours un feutre au bout des doigts – elle lisait des BD en grignotant des chips depuis son plus jeune âge – elle dessinait des mangas dont elle tapissait sa chambre ou qu'elle postait sur Tik Tok.

Morgane avait cessé depuis longtemps d'aimer ce prénom de contes de fée qui l'avait ravie quand elle était enfant, mais qui en grandissant lui paraissait mièvre et insignifiant : « Vous imaginez, presque un nom de bagnole, ça me débecte ! »

Passionnées de géologie, il faut dire que le remplaçant du prof de SVT était mignon et sympa, elles s'étaient données des prénoms de pierres précieuses : Morgane avait choisi Jade, Marine se faisait appeler Agate, Rosemonde préféra Opale et Victoire, qui, contrairement à Marine aimait le bleu de la nuit devint Saphir. C'est ainsi qu'utilisant la première lettre de leurs pseudos elles devinrent JASO. L'espiègle, la solitaire, la rebelle et la discrète formaient un joli quatuor dans lequel le cœur effacé de Morgane avait enfin trouvé l'harmonie.

*Non, non, non !* Ces mots, qu'elle se répétait comme une litanie, scandaient les pas qui la ramenaient vers le centre de vacances. La sueur qui ruisselait de son front lui brûlait les yeux telle une coulée d'injures, des éclairs de rancune rougeoyaient au creux de son ventre.

Dans son crâne l'évocation enchantée de leurs soirées délirantes quand, une bombe de peinture dans chaque main, elles rasaient les murs de peur d'être reconnues, déclenchaient des gémissements de rage. Victoire, alias Saphir, leur avait fait un jour découvrir l'univers du street-art et les filles avaient trouvé dans l'art du tag un moyen d'exprimer leur révolte féminine. Rien de grandiose bien sûr, ce n'étaient que de petits graffiti, elles n'avaient ni l'habileté ni les moyens de décorer des murs entiers. Victoire aidait Rosemonde à confectionner des pochoirs représentant des caricatures d'elles-mêmes : des filles qui tiraient la langue, montraient leur culotte, faisaient des doigts d'honneur tandis que Morgane et Marine signaient JASO en lettres rouges et accompagnaient leurs tags de légendes provocatrices. Elles s'amusaient avec plus ou moins de bonheur à détourner des proverbes, des citations de grands écrivains, ou même des versets bibliques : « Il faut cultiver son féminin, Carpe et flemme, L'habit ne fait pas la femme, Fille qui roule boit sa mousse, Le mec ne fait pas le bonheur, Aimons-nous les unes les autres etc... » Ainsi, le soir à la frontale, elles ornaient les boîtes aux lettres, poteaux, ou marches d'escaliers des alentours. Morgane, conciliante et conquise, s'était laissé entraîner avec délice dans ces échappées nocturnes.

*Non, mais quelles garces !* Elle voulait les insulter, les rabaisser, que le monde entier apprenne leur trahison. Fébrile, ses pieds pilonnaient l'asphalte, ses bras fouettaient l'air comme une marionnette désarticulée. *Comment avaient-elles su ?* En grandissant Morgane avait développé un toc : la peur des microbes. Vers l'âge de treize ans, elle avait commencé à se laver les mains de plus en plus souvent. Sous la douche, elle astiquait vigoureusement son corps avec une loufa qui laissait sa peau rouge et irritée. Les cours de SVT n'avaient pas arrangé les choses. Quand elle avait découvert sous l'œil du microscope tout un univers de petites bestioles : des bactéries, des amibes, des germes, elle s'était mise à laver tous les fruits avec une petite brosse avant de les peler. Elle rinçait systématiquement son verre avant de se servir à boire, en essuyait le bord après chaque gorgée, et ne mangeait jamais le bout de pain qu'elle avait tenu dans ses doigts. Bien entendu elle n'acceptait ni bisous ni caresses. D'ailleurs elle avait inventé pour ses amies une autre manière de dire bonjour : elles se tapotaient le bout des doigts et ce geste discret les liait comme les adeptes d'un rituel. Morgane leur avait caché cette phobie, heureusement lors de leurs équipées nocturnes la peinture fournissait un prétexte idéal pour enfiler masque, cagoule et gants. Elle s'habillait de blanc et ne portait que du coton qui avait l'avantage de pouvoir bouillir ou de passer à la javel. Elle n'aimait pas les insectes non plus, alors quand la prof d'arts plastiques leur avait proposé un stage de BD fin juin avec un hébergement sous tente, elle avait hésité. Mais l'enthousiasme de ses amies avait fini par la convaincre. En apprenant qu'une station du RER se trouvait à

dix minutes à pied, ses parents avaient accepté, elle pourrait rejoindre facilement et sans danger le lieu du stage. Les participants furent regroupés en binômes, d'un commun accord Morgane et Rosemonde travailleraient ensemble d'un côté, Marine et Victoire de l'autre. Les stagiaires auraient cinq jours pour réaliser une bande dessinée complète avec bulles et dessins qu'ils ne dévoileraient aux autres qu'à l'issue du stage. Les souvenirs du premier jour dansaient dans son esprit : leur complicité, leurs fous rires, la jalousie des autres filles, les clins d'œil de certains garçons, les blagues désopilantes de Martin et Ludovic, ces deux adolescents avec lesquels elles s'étaient tout de suite senties à l'aise.

*Non, non, non ! Pas question de laisser passer ça ! Il fallait qu'elles s'excusent, qu'elles lui demandent pardon comme son père l'exigeait d'elle après une rebuffade ou un caprice. Des feux follets scintillaient dans sa mémoire, rallumant une douleur cuisante : à genoux, ravalant sa fierté, elle étouffait ses larmes et balbutiait des mots d'excuses. Elle n'oublierait jamais la haine et le désespoir qui l'asphyxiaient dans ces scènes d'humiliation. Il faut qu'elles meurent de honte !*

Ludovic, le grand brun avait allumé une petite lumière dans le regard de Morgane, il ne manquait pas une occasion de déclencher son rire, ou de lui effleurer la main, ce que, malgré sa phobie des microbes, elle acceptait volontiers. Les éclats de rire imbéciles, les minauderies absurdes, les poses sensuelles que Morgane affichait face à ce garçon agaçaient ses copines. Victoire bouillait et ne cessait d'envoyer des piques à Ludovic qui, vexé, la surnomma la tarentule : « Elle est toxique grave ta copine, avec ses grosses cuisses et ses ongles noirs on dirait une araignée. » Unis dans une tendre complicité ils se mirent à faire des grimaces derrière le dos de Victoire qui, dans le reflet de son portable, s'en rendit compte.

En fin de stage Victoire et Marine avaient insisté pour être les dernières à présenter leur travail sur grand écran : une petite éponge couverte de mousse qui avait la tête de Morgane, des mains gantées de blanc et était chaussées de bottes immaculées, courait en tous sens poursuivie par des mains poilues et des bouches gluantes couvertes de microbes et de virus. Le visage déformé par la peur elle poussait des cris ridicules, roulait des yeux exorbités, se débattait en agitant bras et jambes, tentait de se défendre vainement en vaporisant ses poursuivants de désinfectants qui ne faisaient que les multiplier. Affaiblie, la langue pendante et les yeux chassieux, elle finissait par se laisser dévorer. Ne laissant pas de place au doute le titre de leur histoire apparaissait sur la première vignette : « Les aventures de M. l'obsédée de la propreté ». Gênée, vexée puis franchement humiliée par les rires et les moqueries qui fusaient, Morgane avait rougi puis s'était figée. Elle n'avait eu que mépris pour les regards désolés et les paroles de réconfort. *Si, c'est grave ! Non ce n'est pas une plaisanterie. C'est*

*méchant et cruel.* Jamais elle n'aurait cru ses amies capables d'une telle perversité. En révélant sa phobie, qu'en plus elle avait pris soin de leur cacher, elles l'avaient déshabillée et exposée nue au regard du monde entier. Prétendant un mal de tête, elle était allée se coucher renonçant à la soirée barbecue qui clôturait le stage, une soirée où elle aurait pu accepter un baiser de Ludovic.

*Non !* Un désir sauvage de vengeance lui échauffait l'esprit. Des vagues de rancœur irradiaient ses membres, son corps tout entier s'était embrasé dans une fureur aveugle. Elle franchit le portail et s'arrêta net devant le feu mal éteint. Dans un flamboiement de hargne elle attrapa un tison qui rougeoyait et le balança sur la tente de ses copines qui dormaient encore.